LE SCROFULE

et tous maux scrofuleux, Eréspèles, Eczémae Boutons, Dartres, Tumeurs, Clous, Eruptions de la peau, proviennent directement du mauvais sang. Pour les guérir, il faut purifier le sang et lui rendre la vigueur. La Sarsepareille d'Ayer est depuis 40 ans reconnue par les autorités médicales comme le meilleur purificateur du sang Il affranchit le système de toute humeur, enrichit et vivifie le sang, enlève toute trace de mercure et se maîtrise de tout mal scrofuleux.

Récente guérison.—Il y a des mois, j'avais des ulcères aux jambes, que j'avais enfées, et qui rendaient beaucoup de pus. Les remèdes n'y pouvaient rien, mais 3 bouteilles de *Sarsepareille d'Ayer* ont guéri mes plaies et rétabli ma santé. Je suis bien reconnaissant de ce remède le m'a fait. Votre, etc, MRS ANN O'BRIEN.
148 Sullivan St, New York, 24 juin 1882.

Tous les intéressés sont invités à voir Mme O-Brien, et le Révd Z. P. Wilds, 78 East 54th Street New York, qui rendra témoignage de la merveilleuse efficacité de la sarsepareille d'Ayer, non seulement dans le cas de cette dame, mais dans le sien et plusieurs autres à sa connaissance.

L'écrivain du *Boston Herald*, B. W. Hall, de Rochester, N. H., écrivait le 7 juin 1882 :

" Ayant beaucoup et longtemps souffert de l'Eczéma, et aucun remède ne m'ayant soulagé, j'ai employé les 3 derniers mois la *Salsepareille d'Ayer*, qui m'a complètement guéri. C'est un plendide remède contre toutes les maladies du sang."

La Salsepareille d'Ayer

stimule et règle l'action des organes digestifs et assimilants, renouvelle et renforce les forces vitales, et guérit promptement le Rhumatismes Catarrhe, Névralgie, Goutte, Débilité générale, et toute maladie résultant d'un sang appauvri ou corrompu, d'une vitalité affaiblie.

C'est sans contredit le remède du sang le plus modique, vû sa force concentrée et sa puissance contre le mal. Préparée par

Dr J. C. AYER & CO., LOWELL, MASS
Vendue par tout droguiste, $1 la bouteille, six bouteilles pour $5.

Collége Saint-Joseph

MEMRAMCOOK, N. B.

PROSPECTUS.

I.—Cét établissement est sous la direction des Religieux de Ste. Croix.

II.—Les matières qui y sont enseignées forment deux cours distincts : le cours commercial et le cours classique. Le cours commercial comprend quatre années; le cours classique est de cinq ans.

III.—Nul élève n'est admis au cours classique qu'il n'ait complété son cours commercial. Les langues française et anglaise y sont l'objet d'une égale sollicitude.

IV.—Conformément aux règles de l'établissement, l'instruction classique communiquée aux élves sera assaisonnée du l'esprit chrétien et interprétée au point de vue religieux.

V.—Un élève arrivant d'un autre établissement devra présenter un certificat de bonne conduite de la part du président du dit établissement.

VI.—Les lettres et envois adressés aux élèves, ou expédiés par eux, sont soumis à l'inspection du Président ou de son délégué.

VII.—Les parents recevront à chaque terme un bulletin constatant les progrès, l'application, la conduite, la santé, ainsi que les dépenses de leurs enfants.

VIII.—Les élèves qui n'arrivent qu'après la rentrée régulière ont droit à une déduction de prix pour le temps écoulé; mais tout mois commencé doit être payé en entier.

IX.—On reçoit des élèves à aucun temps de l'année.

X.—Les paiements se font en quatre termes, invariablement d'avance, en or ou en argent banquable.

XI.—Des religieuses donnent leur attentionn au soin et à la propreté des jeunes enfants aussi bien qu'au linge des élèves en général.

Les demi-pensionnaires couchent au Collége et paient cinquante centins pour l'usage du lit.

Pour plus amples informations s'adresser à

C. LEFEBVRE, C. S. C., Président

Jne Piastre

Par Année !

Pour cette modique somme d'une piastre, le *Moniteur Acadien* sera envoyé UN AN à tout membre de club de cinq ou plus. Toute demande d'abonnement doit être accompagnée de la somme, autrement il n'en sera fait aucun cas.

50 cts.
UNE DEMI-PIASTRE
Cinquante Cents

Pour UNE DEMI-PIASTRE, payée d'avance, peut recevoir le *Moniteur Acadien* l'espace de X MOIS dans un club de cinq ou plus.

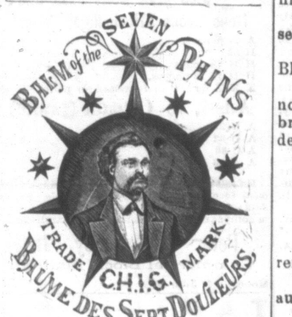
Et chacun peut s'agréger au club de sa localité. Partout où nous envoyons, en un seul paquet, cinq numéros, ou plus, chacune des personnes qui le reçoivent a sa gazette pour une piastre par année, ou cinquante cents pour six mois.

Mais ceux qui reçoivent notre journal seul à seul, ou, en d'autres termes, sous une enveloppe particulière, ceux-là seuls ont à payer **Une Piastre et demie** par année, ou **75 Cents** pour six mois, et ce invariablement d'avance.

On peut s'abonner en tout temps.

Envoyer tout argent par lettre enrégistrée ou par mandat sur la poste (*money-order*), à

FERD ROBIDOUX,
Editeur-Propriétaire,
MEDIAC, N.B



Remède de Famille guérissant Hommes, Femmes et Enfants.

Composé d'ingrédients inoffensifs mais pleins de propriétés curatives, le BAUME DES SEPT DOULEURS se recommande fortement à la faveur des familles, dont aucune ne peut se passer de cette médecine précieuse, indispensable, sans s'exposer aux conséquences les plus graves.

Pour le mal de tête, le mal de dents, le mal d'oreilles, le mal de gorge, la pituite, l'indigestion, le mal aux reins et aux joints, le frisson, coliques, les fièvres, le rhumatisme, la diarrhée, la dyssenterie, le choléra, le Baume des Sept Douleurs n'a pas de supérieur ; et pour la diphtérie, l'usage en est instamment suivi d'une complète guérison ; les cas les plus revêches céderont devant cette panacée.

Pour plus amples détails et renseignements, voir les directions qui accompagnent chaque bouteille.

Prix : Bouteille d'un once 25 cents ; de deux onces, 50 cts.

Manufacturé et à vendre par C. H. I. GENDRON, Rue Bonaccord, porte voisine de la Savonnerie, MONCTON, N. B.

Dépôt à Shédiac, chez M. Maximilien Poirier.

ABONNEZ VOUS AU
MONITEUR ACADIEN
A 50CTS. POUR SIX MOIS.

FEUILLETON

15 —LA—

FILLE MAUDITE

DEUXIEME PARTIE

LE VIEUX MARDOCHE

(*Suite*)

—Oh ! oui, mon meilleur ami, mon protecteur, mon.....

—C'est tout ! interrompit le vieillard.

—Ah ! laissez moi vous embrasser ! s'écria Edmond ivre de joie.

Et il se jeta au cou du mendiant.

—Allons, murmura Mardoche, il y a encore de bons instants dans la vie.

—Nous allons nous quitter, reprit-il ; je vais aller faire ma promenade dans la vallée.

—Quand devrai-je vous revoir ? demanda le jeune homme.

—Ce soir.

—Ici ?

—Non, à Frémicourt. Vous m'attendrez à neuf heures devant l'église. J'ai dans l'idée qu'à nous deux nous retrouverons encore un de vos souvenirs. C'est ce que je veux voir.

Quand Edmond l'eut quitté, Mardoche, le front rayonnant, se tourna du côté du Seuillon.

—Ah ! Rouvenat, grand cœur ! s'écria-t-il, maintenant, je connais ton secret !

Pauvre Rouvenat, continua-t-il en souriant, il ne se doute guère en ce moment, que ce matin il a repoussé, presque chassé, l'enfant qu'il a fiancé à sa filleule dans la chambre d'auberge de Saint-Irun, le fils de Lucile Mellier, l'héritier de son maître, qu'il cherche depuis longtemps, le mari de Blanche, de ma fille, qu'il attend toujours !

Blanche, ayant fait ses achats à Frémicourt, rentra au Seuillon avant midi.

Rouvenat ne lui dit rien.

Elle remarqua qu'il était sombre, préoccupé, inquiet. Depuis quelque temps, surtout, elle le voyait ainsi. Elle ne se douta point de la véritable cause de ce nouvel accès de tristesse.

L'heure du dîner était arrivé. On se mit à table. Les deux vieillards, pas plus que la jeune fille, n'éprouvaient le besoin de parler. Comme toujours, le vieux Mellier restait plongé dans ses idées noires, Rouvenat observait Blanche à la dérobée, cherchant à se convaincre que le mal qu'il redoutait n'existait pas.

La jeune fille surprit plusieurs fois, attaché sur elle, le regard perçant de son parrain, qui semblait vouloir scruter sa pensée.

—Pourquoi me regardes-tu ainsi ? lui demanda-t-elle.

—Mais je te regarde comme toujours, répondit-il, en essayant de sourire.

Blanche secoua la tête et avec une petite moue charmante :

—Non, dit-elle, il y a quelque chose dans ton regard que je ne puis définir.

—Trouves-tu donc qu'il est moins affectueux ?

—Non, au contraire.

—Mon Dieu quand je te regarde, je ne sais pas ce qu'il y a dans mes yeux, mais ils ne peuvent exprimer autre chose que le contentement. Les tiens sont comme un miroir dans lequel j'aime à regarder ; aujourd'hui tes joues sont fraîches et roses comme la rose elle-même ; il me semble que tu es, en ce moment, mille fois plus jolie que les autres jours.

Mellier leva la tête, regarda la jeune fille et dit :

—C'est vrai, Blanche est allée à Frémicourt ce matin, cette promenade a été pour elle un plaisir qu'elle éprouve encore.

Rouvenat tressaillit. La jeune fille baissa les yeux.

Sans le savoir, Mellier venait de se faire l'écho de leurs pensées.

En sortant de la salle à manger, Blanche dit à son parrain :

—Ce soir, après le souper, quand nous serons réunis dans la chambre de mon père, j'aurai une confidence à vous faire à tous les deux.

Rouvenat se sentit frissonner.

—Une confidence ? balbutia-t-il.

—Oui.

—Est-ce donc un secret ?

—Ce n'en sera plus un ce soir.

Les yeux de Rouvenat se voilèrent. Il avait compris.

Il s'éloigna rapidement, en proie aux plus cruelles appréhensions.

Il avait une affaire à traiter dans les environs de saint-Irun ; il attela un cheval au cabriolet et il partit.

Blanche prit son ouvrage et alla s'asseoir sous un berceau au fond du jardin.

Elle pensait à Edmond et se laissait entraîner doucement par le charme d'une délicieuse rêverie.

XXII

RÉVÉLATION.

Soudain le beau François, qui guettait sans doute le moment de trouver la jeune fille seule, apparut à l'entrée du berceau.

Le mécontentement de Blanche fut visible.

Cela ne déconcerta point le fils Parisel. Il pénetra sous le berceau et s'assit hardiment sur le banc à côté de la jeune fille. Elle voulut se lever pour s'en aller. Il lui saisit le bras presque violemment et la força à rester assise. En même temps il lui dit d'une voix creuse :

—Il faut que nous causions.

—Mais je n'ai rien à vous dire ! s'écria-t-elle prise d'un effroi subit, en sentant peser sur elle le regard faux et étincelant du paysan.

—Si vous ne dites rien, je parlerai seul, répliqua-t-il d'un ton aigre.

—Non, non, je ne veux pas vous écouter, vous n'avez rien à me dire...

Elle essaya de nouveau de quitter la place.

Il la retint encore.

—Je vous dis qu'il faut, que je veux que vous m'entendiez, reprit-il d'une voix farouche.

Elle lui jeta un regard dédaigneux superbe.

—Eh bien, soit, dit-elle résolument ; parlez.

—Vous savez que je vous aime ?

—Votre façon d'agir ne le prouve guère, répondit-elle sèchement ; vous le dites, mais je ne vous crois pas.

—Si je ne vous aimais pas, mon père ne serait point venu exprès au Seuillon hier pour vous demander en mariage.

Elle eut un haussement d'épaules significatif.

—Vous savez ce qui s'est passé, continua-t-il, Rouvenat et vous avez fait à mon père et à moi la plus mortelle injure.

—Parce qu'il vous plaît d'interpréter ainsi la réponse qui a été faite à M. Parisel. Sans vous ôter aucune de vos qualités, vous devez bien admettre que je ne me sente pas disposée à unir ma vie à la vôtre.

François pâlit et une contraction nerveuse fit grimacer ses lèvres.

—D'ailleurs ajouta-t-elle, je ne veux pas me marier.

—En attendant répliqua-t-il avec ironi, vous avez des rendez-vous amoureux sous les tilleurs de Frémicourt et au bord de la Sableuse.

Blanche sursauta.

—Que voulez vous dire ? exclama-t-elle.

—Oh ! vous le savez bien...Vous étiez moins fière, moins dédaigneuse ce matin, quand vous causiez avec lui dans le chemin près de la rivière...Qu'il prenne garde à lui aussi, ce freluquet, ce mirliflore ! continua-t il d'un ton plein de menace. Voyez-vous, je vous aime avec fureur, avec rage, avec...Je suis jaloux, oui, jaloux, et si vous en aimiez un autre...eh bien je ne répondrais pas de moi ! Ecoutez bien ceci ; je ne peux pas vous forcer à m'aimer, mais je vous jure que, si je ne puis être votre mari, vous ne serez pas la femme d'un autre !

—Mais vous êtes fou ! s'écria-t elle éperdue, vous êtes fou ?

Il arrêta sur elle un regard fauve.

—Vous êtes prévenue, dit-il sourdement.

—Par exemple, c'est trop fort, exclama la jeune fille en se redressant ; on croirait, en vérité, que vous avez des droits sur moi !

—Oh ! vos grands airs ne m'effrayent pas, fit-il.

La jeune fille était à bout de patience.

—A vos menaces, à vos insolences, je répondrai seulement par ces mots ; monsieur François Parisel, vous êtes un méchant homme !

—C'est votre faute, riposta-t-il brutalement.

—Tenez, reprit-elle froidement, jusqu'à ce jour je n'éprouvais pour vous qu'un éloignement dont je ne me rendais pas compte ! mais, maintenant, que vous vous êtes dépouillé de votre masque de fourbe, je m'aperçois que ce n'est pas seulement de l'antipathie que vous m'inspirez, mais de l'aversion et du dégoût.

Elle se leva et le couvrit d'un regard écrasant de mépris.

Il se dressa à son tour, livide, le regard chargé d'éclairs.

—Vous êtes bien imprudente, lui dit-il d'une voix sifflante ; vous ne savez donc pas que du jour au lendemain l'amour le plus violent peut se changer en une haine implacable.

Il tenait la jeune fille sous son regard comme le vautour prêt à fondre sur sa proie.

A ce moment, il était repoussant, hideux à voir. Blanche sentit un frisson courir sur tout son corps.

—Il me fait peur, murmura-t-elle il me fait peur !...

Elle voulut s'éloigner, il se jeta devant elle pour lui barrer le passage. Elle recula comme à la vue d'un reptile.

—Oh ! fit-elle d'une voix railleuse, et cet homme voudrait m'épouser ! cet homme prétend qu'il m'aime !

Rien ne saurait rendre le mépris avec lequel ces paroles furent prononcées. Le beau François les reçut en plein visage comme un coup de cravache.

—Allons, laissez moi passer, lui dit-elle d'un ton impérieux.

Il croisa ses bras sur sa poitrine et resta immobile, fermant l'entrée du berceau. Il avait sur les lèvres un sourire de démon et ses yeux ardents, brillaient comme ceux d'un tigre dans la nuit.

La jeune fille trépignait d'impatience et de colère. Tout en elle se révoltait en présence d'une pareille audace.

—Monsieur François, s'écria-t-elle d'une voix frémissante, vous ne méritez aucune piété ; je me plaindrai, je dirai tout à mon père !

—Ah ! ah ! ah ! votre père, ricana-t-il ; il est bien loin vot e père.

—Mais il est fou, murmura Blanche de plus en plus effrayée, il est fou !...

—Si vous tenez à aller lui faire une visite, à monsieur votre père reprit la voix sardonique du beau François, je puis vous dire où il est. Ce n'est pas près d'ici, par exemple, mais une bonne fille comme vous n'hésitera pas à traverser la mer pour aller embrasser son père, un si honnête homme !

—Mais que dit-il donc ? s'écria Blanche en le regardant avec stupeur.

—Ah ! ah ! continua-t-il, votre parrain ne vous a pas dit cela, le vieux cachottier, il vous a fait croire, vous étiez la fille de Jacques Mellier...La bonne histoire...c'est drôle tout de même. Et vous avez cru cela, vous.

Il y a plus de trente ans que Jacques Mellier est veuf ; il n'a jamais eu qu'une fille ; elle se nommait Lucile ; elle est morte...Quand à vous, vous n'êtes rien à Jacques Mellier, pas même sa parenté. Si vous êtes ici au Seuillon, c'est qu'un jour, sans qu'on sache bien pourquoi, il a plu au vieux Rouvenat de vous y amener.

Comme vous le voyez, ma chère, vous n'avez pas le droit d'être si fière, et en vous demandant en mariage, je ne vous faisais pas une si grande injure.

Est-ce vrai, cela, est ce vrai ? s'écria-t-elle tout à coup d'une voix étranglée.

—L'honnête Rouvenat, qui ne ment jamais, répondit-il de sa voix moqueuse, n'osera pas vous dire que j'ai menti.

—Et mon père, mon père ? reprit-elle avec égarement.

—Ah ! cela c'est une autre histoire. Vous avez dû entendre raconter qu'un homme, il y de cela dix neuf ans, a été assassiné sur la route non loin du Seuillon.

—Oui, oui, je me souviens.

—L'assassin se nommait Jean Renaud.

—Jean Renaud, répéta-t-elle comme un écho.

—Ce Jean Renaud a été arrêté, condamné, et envoyé au bagne pour toute sa vie. S'il n'est pas mort depuis, il est à Cayenne parmi les forçats.

La malheureuse enfant entrevit l'horrible vérité. Mais la fatalité la poussait à interroger.

—Eh bien ? eh bien ? fit-elle.

—Eh bien, puisqu'il faut tout vous dire, voilà : vous êtes la fille de Jean Renaud !

Blanche porta ses mains à son front, ferma les yeux, chancela et s'affaissa sur le sol en faisant entendre un sourd gémissement.

Le misérable la contempla un instant froidement, d'un œil sec et dur. Il n'y avait plus en lui aucun bon sentiment, peut-être n'avait-il jamais connu celui de la piété.

—Bah ! dit-il en relevant brusquement la tête, elle n'en mourra pas.

Il s'élança hors du berceau prit sa course à travers le verger et ne tarda pas à disparaître.

XXIII

GRANDE DOULEUR

En revenant à elle, Blanche surprise de se trouver étendue sous le berceau, promena autour d'elle ses yeux hagards.

Mais presque aussitôt, elle se souvint. Elle poussa un cri aigu, et accroupie sur ses genoux, roulant sa tête dans ses mains frémissantes, elle se prit à sangloter.

Ce qui se passait en elle était horrible. Il lui semblait qu'elle n'était plus rien et qu'elle venait d'être ensevelie dans une effroyable écroulement. Elle se voyait isolée, perdue, chassée, fuyant cette maison où jusqu'alors on l'avait aimée, où, plein de confiance, croyant à ce qu'on lui avait dit, son enfance s'était écoulée heureuse et tranquille.

Il lui semblait que, déjà, des voix hostiles la poursuivaient de leurs cris, de leurs malédictions ; et elle entendait résonner à ses oreilles ces mots terribles :

—C'est la fille de Jean Renaud, c'est la fille de l'assassin, c'est la fille d'un forçat !

Et elle fuyait pour ne plus entendre ces clameurs, pour se dérober aux regards moqueurs d'un monde sans pitié. Elle fuyait cherchant des yeux une forêt assez profonde, un trou noir où elle put cacher sa douleur, sa honte et son désespoir.

—Ainsi, se disait-elle, ce nom, qui m'a été donné, ne m'appartient pas, je l'ai volé. On m'a élevée, on me nourrit, on m'habille, on me loge par charité. Sans le vouloir, sans le savoir, je trompe tout le monde. Sourires, hommages, saluts respect, affection, caresses, amitiés, tout ce qu'on donne à Mlle Mellier je le vole...Je suis un mensonge... Ah ! malheureuse ! malheureuse !

Cependant quand elle eut bien pleuré, elle se trouva plus calme. Elle se leva, essuya ses yeux et rentra dans la maison.

En la voyant, la servante ne put retenir un cri de surprise.

—Mon Dieu, mademoiselle, comme vous êtes pâle ! dit-elle, que vous est-il donc arrivée ?...

Rien, répondit-elle tristement.

Elle montait l'escalier et s'arrêta devant la porte du fermier ; sa main toucha le bouton de cuivre pour l'ouvrir, mais son bras retomba aussitôt. Elle poussa un gémissement et bondit vers la chambre où elle se précipita affolée, frissonnante.

Elle s'arrêta devant le bouquet que Mardoche lui avait donné la veille et le regarda avec un sourire navrant sur les lèvres.

—Tous, tous, murmura-t-elle amèrement, jusqu'au pauvre mendiant Mardoche, voient en moi ce que je ne suis pas !

Alors sa pensée quitta le Seuillon, traversa la France, les mers, et sur un coin de terre de l'Amérique du sud, qu'elle avait vu souvent en étudiant la carte géographique, elle alla chercher l'assassin condamné, son père !

Elle crut le voir pâle, décharné, les yeux morne, sans regard, tourmenté par le remord du crime et le front courbé, traînant encore et toujours sa chaîne de galérien.

Elle tomba sur ses genoux, joignit ses mains, et les yeux tournés vers le ciel, l'enfant pure et innocente implora pour le malheureux la clémence du Dieu de miséricorde.

Elle pleura et pria longtemps.

Le soleil se coucha. Sept heures sonnèrent. Rouvenat était revenu. Sa première question avait été de demander où était Blanche.

—Dans sa chambre répondit la servante.

—C'est bien, fit-il.

Et il était allé aux écuries.

Au moment de se mettre à table pour le repas du soir, il causait avec son maître dans la salle à manger.

La servante apporta la soupière.

—Est-ce que Mlle Blanche n'est pas descendue ? lui demanda-t-il.

Pas encore.

Appelez-là.

La servante s'empressa d'obéir. La jeune fille ne répondit pas. La servante revint et dit à Rouvenat :

Je ne sais pas si Mademoiselle m'a entendu, mais elle n'a pas répondu.

Je vais la chercher, dit Rouvenat.

Et il sortit de la salle à manger.

Toute la journé, il avait été agité, troublé, comme s'il eût eu le pressentiment de quelque malheur.

Dans la grande salle, les gens de la ferme, compris le beau François, étaient à table.

L'un des garçons pencha vers son voisin et lui dit tout bas à l'oreille :

Regarde donc François ; a-t-il une drôle de tête !

Il a encore l'air plus surnois que d'habitude, répondit l'autre.

Il est blanc comme s'il eut mis son visage dans un sac de farine.

On dirait vraiment, qu'il vient de faire un mauvais coup.

Es-tu bête.

Les deux domestiques se mirent à rire.

Rouvenat ouvrit la porte de la chambre de la jeune fille et entra. Il la vit assise près de la fenêtre, la tête inclinée sur sa poitrine.

Blanche ! l'appela-t-il doucement.

Elle parut sortir d'un rêve et se dressa sur ses jambes comme poussée par un ressort.

Rouvenat vit sa figure décomposée, ses lèvres pâlies, ses yeux rouges, sans éclat, sa chevelure en désordre, tombant sur ses épaules et, sur ses joues, comme deux ruisseaux de larmes.

Il sentit en lui un affreux déchirement. Il se précipita vers elle et l'entoura de ses bras. Elle se pressa contre lui, sa tête tomba sur la poitrine du vieillard et elle éclata en sanglots.

Mon Dieu, mon Dieu ! gémit-il pourquoi cette grande douleur ? Qu'as-tu ? Que t'a-t-on fait ?

Elle se redressa, mit ses deux mains sur les épaules de Rouvenat, et le regardant fixement les yeux dans les yeux :

Es-tu réellement mon parrain ? lui demanda-t-elle.

Pourquoi me fais-tu cette singulière question ? répondit il avec une douloureuse surprise.

Ah ! parce que je ne sais plus ce que je peux croire, parce que je doute de tout, de tout ! Réponds, réponds-moi, es-tu mon parrain ?

Oui, je suis ton parrain ; c'est moi qui t'ai donné le nom de Blanche. La main sur ton front, devant Dieu et le prêtre qui t'a baptisée, j'ai jurée de t'aimer, de te protéger.

C'est bien, je te crois Maintenant, dis moi le nom de mon père !

La foudre tombant aux pieds de Rouvenat n'aurait pas produit un effet plus terrible. Il recula en chancelant comme un homme ivre.

Ah ! s'écria-t-elle, tu n'oses pas le prononcer ce nom, il te fait peur, il t'épouvante !...

Ce qui me fait peur, Blanche, répliqua-t-il d'une voix tremblante, ce qui m'épouvante, c'est de te voir ainsi, d'entendre tes paroles étranges.

Mais tu ne réponds pas, reprit-elle tristement

Tu es la fille de mon maître, tu es la fille de Jacques Mellier.

Elle secoua la tête.

Ce matin, dit-elle, je le croyais encore ; mais cela n'est pas, c'est un mensonge !

Malheureuse enfant ! exclama Rouvenat, mais qui donc as-tu vu ? Qui donc t'a parlé ?

Qu'importe, puisque je sais la vérité.

Oh ! non, non, c'est impossible, on ne t'a pas dit.

Quoi ? que j'étais la fille d'un forçat, la fille de Jean Renaud l'assassin ?

Rouvenat se laissa tomber sur un siège. Il était terrifié.

Blanche se mit à genoux devant lui, lui prit les mains et les couvrit de baisers.

Je n'ai plus que toi au monde, dit-elle.

Ingrate enfant ! Et Jacques Mellier ?

Il n'est pas mon père ; toi, tu es mon parrain.

Nous t'aimons également tous les deux ; pour lui, comme pour moi, tu es la consolation et l'esprit.

Elle reprit d'une voix suppliante et pleine de larmes :

Je voudrais bien savoir l'histoire de mon malheureux père ; tu me la raconteras n'est-ce pas ?

Rouvenat tressaillit. Il se rappelait la promesse faite au condamné dans sa prison.

Oui, je te dirai tout, je l'ai juré.

Quand ?

Le jour où tu aura vingt ans.

—La jeune fille laissa tomber sa tête sur les genoux du vieillard, et de nouveaux sanglots s'échappèrent de sa poitrine.

—Oh ! le misérable, l'infâme ! murmura Rouvenat sourdement.

Blanche tourna vers lui son doux regard.

—Ah ! devant moi, ne le traite pas ainsi, dit-elle ; il est mon père !...Si grand que soit son crime, qu'il expie, je prierai pour lui tous les jours et Dieu lui pardonnera.

A son tour Rouvenat sanglota.

Il prit la tête de la jeune fille dans ses mains, se baissa, et ses lèvres se collèrent sur le front de l'enfant.

—Blanche, Blanche, dit il, tu m'as entendu prononcer ces mots :

Misérable ! infâme ! et tu as cru que je parlais du pauvre Jean Renaud ; ah ne le crois pas, ne le crois pas !...Je pensais à ce misérable hypocrite, haineux et méchant, qui, trompé dans son odieux carcul, a voulu se venger en s'attaquant lâchement à toi...Tu n'as pas besoin de me dire son nom, je le connais...Mais va il sera fait prompte justice, le misérable ne souillera pas plus longtemps de sa présence l'air que tu respires. Ah ! il y a longtemps, il y a longtemps, que j'éprouvais pour toi l'horreur de ce contact impur.

Il se leva une lueur sombre s'alluma dans ses yeux. Il marcha vers la porte.

Blanche courut à lui.

—J'ai encore quelque chose à te demander, dit elle.

—Je t'écoute.

—Tu m'as dit que ma mère s'appelait Geneviève...

—C'est la vérité.

—Qu'elle est morte...

—Oui, quelques heures après t'avoir mise au monde.

—Demeurait-elle loin d'ici ?

—Non. Elle demeurait à Civry.

—Et c'est dans le cimetière de Civry que ma mère repose ?

—Oui.

—Merci, voilà ce que je désirais savoir.

—Mais pourquoi ?...

—Comment, tu me comprends pas je veux aller prier pour mon père sur la tombe de mère !

—Mon Dieu pensait Rouvenat, si j'osais lui dire...Mais non, pas encore, plus tard, quand elle aura vingt ans, comme je l'ai promis.

Il sortit de la chambre, descendit rapidement l'escalier et se précipita dans la salle à manger, où le vieux fermier commençait à s'étonner de ne point le voir revenir avec Blanche. Il ne s'aperçut pas, d'abord, que Rouvenat était pâle et tremblait de tous ses membres.

—Eh bien, Blanche ne descend donc pas ? demanda-t-il ; est-ce qu'elle est malade ?

—Blanche pleure, Blanche est désolée, répondit le vieux serviteur d'une voix creuse.

—Que me dis tu là ? s'écria Mellier effrayée.

—Tantôt, reprit Rouvenat, un misérable a profité de mon absence pour lui apprendre ce que nous lui avions caché avec tant de soin ; que tu n'es pas son père, qu'elle est la fille de Jean Renaud !

Le vieux fermier redressa sa haute taille et un de ces terribles éclairs d'autrefois sillonna son regard.

—Qui a fait cela ? demanda-t-il sourdement.

—Ton cousin, François Parisel.

—Ah ? faux et lâche comme son père ! murmura Mellier les dents serrées.

—J'attends que tu me dises ce qu'il faut faire.

—N'es-tu pas le maître ?

—François est ton parent...

—Je ne le connais plus : je n'ai plus de parents, je n'ai qu'un ami, toi, et il ne me reste qu'une fille, qui m'a consolé, que j'aime et à qui je veux rendre le bonheur que j'ai pris, comme un larron, à ce qui lui ont donné la vie. François Parisel a touché au bonheur de notre enfant, c'est un misérable, un lâche !...Il ne doit pas rester ici une heure de plus. Chasse-le, Pierre, chasse-le, continua-t-il avec une énergie farouche, et s'il ne s'en va pas assez vite, prends ton fouet et frappe, frappe, comme un jour tu frappais le loup, qui ne voulait pas lâcher le mouton, qu'il emportait.

Il sortit de la salle, et s'adressant à François qui achevait de souper :

—Rouvenat à vous parler, lui dit-il d'un ton sévère, il vous attend.

Ensuite il monta au premier et entra dans la chambre de la jeune fille.

Blanche fit deux pas vers lui, puis elle s'arrêta, n'osant avancer, et baissa tristement la tête.

—Blanche, mon enfant, dit le vieillard en lui tendant les bras, viens pleurer sur le cœur de Jacques Mellier, de ton père, tu entends, de ton père !

Blanche se jeta dans ses bras toute en larmes.

XXIV

L'EXPULSION

Au ton dont le fermier venait de lui parler, François Parisel comprit que la révélation faite à la jeune fille avait produit tout son effet. Loin d'éprouver un regret, son cœur haineux se réjouit. Ce que Rouvenat allait lui dire il le savait d'avance, et il se prépara à faire bonne contenance.

Le front haut, l'œil hardi, l'attitude pleine de défi, il entra dans la salle à manger.

Rouvenat debout, les mains derrière le dos, avait l'air très calme.

—Il paraît que vous avez quelque à me dire ? interrogea le beau François d'un ton impertinent.

—Oui, monsieur Parisel, j'ai quelque chose à vous dire.

—Ce ne sera pas long. Le mois dernier, vous avez reçu d'avance la moitié de vos gages de l'année ; on ne vous doit rien, au contraire.

—Je le sais, où voulez vous en venir ?

—A vous dire ceci, monsieur Parisel : Je n'ai plus besoin de vos services ; à partir de ce moment vous n'êtes plus employé à la ferme ; montez dans votre chambre, prenez y ce qui vous appartient et allez vous en.

—Ah ! ah ! vous me renvoyez ! fit-il avec un rire forcé.

—Je vous renvoie.

—J'ai le droit, il me semble, d'en demander la raison.

Rouvenat haussa les épaules.

—La raison est que je ne veux plus de vous au Seuillon, dit-il froidement, je vous renvoie parce que telle est ma volonté, voilà tout.

—Et si je ne veux pas m'en aller, riposta t il effrontément.

Rouvenat fronça les sourcils.

—J'ai prévu ce cas, dit-il, et j'ai déjà pensé au moyen que j'emploierais pour vous forcer à déguerpir.

Le beau François eut un éclair de colère.

—C'est bien fit-il sourdement, demain je verrai ce que j'aurai à faire.

—Ce n'est pas demain que vous partirez, c'est ce soir.

—Vous êtes expéditif, monsieur Rouvenat, répliqua-t il d'un ton narquois ; habituellement, quand on renvoie quelqu'un, on lui donne ses huit jours.

—On on les lui paye. On est en avance avec vous de plus de deux mois, vous n'avez rien à réclamer. En fin, vous partirez ce soir, parce qu'il ne me plaît pas que vous restiez une nuit de plus à la ferme.

Le beau François se mordit les lèvres avec rage.

—Après tout, reprit il ironiquement je suis vraiment bon enfant de vous répondre et de discuter avec vous ; n'êtes ici qu'un domestique ; je n'admets pas que vous ayez des ordres à me donner et je ne vous reconnais pas le droit, que vous prenez, de parler et d'agir toujours au nom de Jacques Mellier, dont je suis le parent.

La porte s'était ouverte, le fermier venait d'entrer dans la salle.

Sa large main s'abattit sur l'épaule du beau François, qui pirouetta comme s'il eût été vissé sur un pivot.

Pour un instant, le vieillard était sorti de sa léthargie ; ses yeux étincelaient de colère, il se dressa en face du jeune paysan et lui dit d'une voix dure :

—Quand Jacques Mellier, dont vous êtes le parent, malheureusement, donne son amitié, sa confiance, son autorité entière à Pierre Rouvenat, il sait qu'il en est digne, et il lui donne cette confiance et cette autorité pour que toujours, quelles que soient les circonstances, il parle et agisse en son nom. Aujourd'hui, cependant, j'ai un reproche à adresser à Rouvenat : c'est de ne vous avoir pas déjà pris par les épaules pour vous jeter à la porte comme un valet infidèle ou une bête malfaisante.

Vous n'êtes pas seulement un mauvais parent, continua le vieillard en haussant la voix, vous êtes un misérable, un lâche ! Possesseur d'un secret que votre père a dû vous révéler, vous vous êtes fait une joie de le jeter comme une insulte à la face d'une enfant, afin de satisfasre je ne sais quel besoin de basse vengeance. Frapper le cœur d'une femme, l'insulter dans son malheur, afin de jouir de sa douleur, de son désespoir, ah ! c'est d'une âme comme la vôtre !.....Et vous disiez l'aimer, menteur !...Votre cœur, pétri de boue, ne sait pas ce que c'est qu'un noble sentiment ; il ne contient que du fiel et les plus vils instincts...

Vous ne méritez aucune pitié, ni même mon mépris. De la pitié ! j'en ai manqué autrefois ; mais si j'en ai aujourd'hui, elle n'est pas pour vous !

Pierre Rouvenat vous a dit qu'il vous congédiait, vous lui avez répondu avec insolence qu'il n'avait pas d'ordre à vous donner ; j'étais là, j'ai entendu...Eh bien, c'est moi, Jacques Mellier, le maître encore, puisqu'il le faut qui vous chasse...Vous entendez, je vous chasse ! Il faut que dans une heure vous ayez quitté la ferme.

Et, lui montrant la porte d'un geste impérieux, il ajouta d'une voix éclatante :

—Allez vous en, allez-vous-en !

Le beau François se dirigea vers la porte, ne perdant rien de son audace de démon révolté.

Sur le seuil il se retourna et lança aux deux vieillards un regard plein de menace.

—Enfin, nous en voilà débarrassés, dit Rouvenat.

—J'aurais dû suivre ton conseil, dit Mellier, et ne point consentir à garder ici ce misérable. Je ne l'avais pas encore examiné comme tout à l'heure ; il a dans le regard quelque chose de funeste.

—J'ai toujours dit qu'il finirait mal.

—Mais que veut-il ? que veut il ?

—Ce que veut son père : ta fortune.

—Je ne suis pas encore mort, murmura le fermier.

—Les autres reviendront-ils ? soupira Rouvenat. Et Blanche ? reprit il, tu l'as vue !

—Oui, je l'ai un peu consolée ; nous ferons le reste ensemble. S'il faut lui dire la vérité, Pierre, je n'hésiterai pas.

Rouvenat tressaillit.

—Non, non, dit-il, pas encore. Ne va-t-elle pas descendre ?

—Elle désire être seule ; elle soupera dans sa chambre.

A neuf heures, le beau François s'éloignait du Seuillon, ayant sur son dos un paquet de hardes.

Suite à la première page.